

CHAPITRE PREMIER

La vague transparente vint s'écraser dans un chuintement doux et monta à l'assaut de la longue plage avant de se retirer avec paresse. Hal Langham s'arrêta à la limite du sable mouillé et resserra son étreinte sur les épaules de Séréna, sa compagne. Cela faisait peut-être dix ans qu'ils se côtoyaient sans avoir jamais fait de projet d'avenir bien qu'ils aient mis leurs fonds en commun pour acquérir la vieille ruine devant laquelle ils venaient de s'arrêter.

Une vénérable bâtisse qui datait "du temps d'avant" et avait vieilli sans trop souffrir non seulement des injures du temps mais de toutes les turpitudes dont la planète avait été le théâtre. La villa qui avait du s'insérer parmi beaucoup d'autres avant que les océans ne soient mazoutés avait partiellement conservé son toit et même son petit chapiteau dont elle devait s'enorgueillir à la lointaine époque où les bains de mer étaient encore possibles.

L'océan se retira avec un chuintement soyeux ; un "gros porteur" en forme de croissant de lune filait haut dans le ciel pur et dans le plus grand silence.

Langham reporta toute son attention sur les courts cheveux blonds de sa compagne. Il adorait cette femme et, bien qu'il soit peu démonstratif, celle-ci le savait et le lui rendait bien.

— Plus je te vois et plus je te trouve belle ! lâcha-t-il dans un lent soupir.

— Moi où ta vieille ruine ? répliqua-t-elle, coquette.

Il fit mine de hausser les épaules et s'abstint de répondre.

Un glacis d'une vingtaine de mètres d'un sable fin comme de la farine s'étendait entre eux et les premières dunes. Tournant le dos à l'océan, ils se mirent à marcher, les yeux fixés sur cette étrange demeure rescapée de deux siècles et dont ils avaient si longtemps rêvé de faire l'acquisition.

En ce jour de février 2076, certes ils s'étaient sans doute ruinés tous deux mais elle était enfin à eux. Bien sûr, ils l'avaient squattée des années durant, venant abriter là leurs amours lorsque le temps et la température le leur permettait, mais ce n'était pas la même chose. Maintenant le charme agissait encore plus fort sur eux.

Ils ne firent aucun bruit lorsqu'ils pénétrèrent dans l'entrée, pour la bonne raison que la porte avait été depuis longtemps volée ou rongée par le vent marin.

Les rayons du soleil entraient en oblique dans la grande pièce et dessinaient de larges flaques de lumière sur le carrelage noir et blanc resté mystérieusement intact. Il était criant que cette grande salle donnant sur l'océan avait autrefois servi de salle de bal ou de réception. Les lointains propriétaires du lieu avaient eu le mauvais goût d'y ajouter quatre colonnes de stuc lourdement ouvragées à la mode antique. Deux d'entre elles s'étaient fendues puis écroulées.

— Je vais supprimer les deux dernières colonnes, ça nous fera de la place. En plus elles sont laides à faire peur.

— De la place, ce n'est pas ce qui nous manque ! As-tu pensé qu'il nous faudra un jour meubler tout ça ?

La voix avait joyeusement résonné dans la grande maison vide et les yeux plissés de Séréna disaient qu'elle éprouvait un fantastique plaisir à être assise là, sur un tronçon d'une des colonnes de faux marbre.

— En tout cas la première chose à faire c'est de retaper le toit avant les pluies.

— Tu n'y arriveras jamais.

— Avec mes potes, si.

Elle dissimula une grimace de doute. Le chantier lui semblait colossal. Certes, son compagnon n'était pas feignant mais tout de même...

— Si vous ne passez pas tous à travers le plancher du premier étage.

— Celui-là aussi il faudra le consolider.

Il s'approcha des anciennes baies vitrées sans carreaux par où s'engouffrait en ronflant le vent de mer.

— Le plus urgent pour nous est d'isoler une des chambres pour la rendre habitable.

La jeune femme ouvrit des yeux ronds.

— Parce que tu comptes vivre ici ?

— Vivre non, mais y habiter oui.

— Depuis longtemps, je savais bien que tu étais fou, Hal...

Sur l'épais matelas de mousse alvéolée, ils avaient passé une nuit à faire rêver plus d'un Casanova. Hal s'était montré infatigable ; certes ils n'avaient amené qu'une couverture chacun mais ils n'avaient pas eu le temps d'avoir froid. Sauf peut-être au petit matin. Alors elle s'était tournée vers son compagnon mais celui-ci ronflait comme un sonneur.

Elle avait écouté, emmitouflée dans sa couverture de fausse fourrure la lente respiration des rouleaux venant briser sur la longue plage.

La jeune Séréna avait la tête sur les épaules et se demandait encore s'ils n'avaient pas fait une fichue bêtise d'acquiescer cette ruine. Même "pour une bouchée de pain" comme le leur avait assuré le vendeur tout heureux de se débarrasser de cette villa d'un autre âge. En tout cas, elle en était certaine : malgré sa force et son enthousiasme, Hal mettrait des années à redonner un semblant de vie à la grande mesure sonore.

Qu'advierait-il alors de leur couple ?

Séréna s'étira longuement avant de tirer la couverture jusqu'à son menton.

Sur l'immense plage toujours déserte, un rouleau fit un bruit plus sourd et plus profond que les autres. Elle avait entendu dire que c'était ainsi toutes les sept vagues. Elle savait Hal en train de s'épuiser à abattre la dernière colonne ; elle entendait son halètement qui lui était devenu familier puis le choc sourd de la masse percutant le faux marbre.

Un moment elle eut l'idée de l'appeler mais, rassasiée d'étreintes, préféra continuer à faire semblant de dormir pour qu'il la laissât enfin tranquille.

Un choix !

Han ! La masse s'abattait avec une régularité de métronome, pulvérisant des éclats de stuc et soudain, un bref silence, Séréna entendit le bruit caractéristique de la colonne qui s'effondrait sur le carrelage et quelques secondes plus tard le cri de son compagnon.

— Séréna !

La voix, différente, alerta la jeune femme qui se propulsa hors du matelas et, le corps nu entouré de sa fourrure, courut vers le palier. Elle trouva Hal pétrifié au pied de la colonne abattue.

— Viens voir ça !

Descendant les vieilles marches avec prudence à cause de ses pieds nus, elle s'approcha et ouvrit des yeux ronds.

— Hal !

— Ne dis rien ! Surtout ne dis rien !

Celui-ci s'était agenouillé devant la colonne qui venait de se révéler creuse. Un fatras de billets de banque, cette vieille monnaie qu'on employait dans les temps anciens se trouvait amoncelé en pyramides là où la colonne avait été sectionnée. Se trouvaient aussi des boîtes de bois précieux et qui avaient peu ou prou résisté au temps. Hal ouvrit une sorte de coffret et sentit son cœur s'accélérer.

— Mais qu'est-ce que c'est ? avait demandé, Séréna.

— De l'or ! Des pièces d'or ! Des centaines de pièces d'or ! Regarde combien ça pèse !

Il souleva le coffret de bois précieux et le fond se détacha, libérant une fabuleuse avalanche dorée.

— Alors, c'est ça l'or ? demanda la jeune femme qui n'en avait jamais vu.

— Ca m'en a tout l'air...

Frénétiques, les mains de Hal farfouillait dans le “trésor” mis au jour. S’y trouvaient une autre boîte avec des pierres de différentes couleurs. Ca, il savait ce que c’était. Bien plus que l’or ! Il en avait déjà vu dans les vitrines de Paléonga la toute nouvelle mégapole, des boutiques qui vendaient des bijoux hors de ses moyens, mais il n’avait jamais osé entrer dans l’une d’elle.

Il trouva aussi, dans le fond de la colonne creuse, des parchemins, sans doute précieux. Mais ils avaient été roulés et lorsqu’il avait coupé le lacet qui les maintenait, ils tombèrent en fragments ou en poussière.

Hal leva des yeux agrandis par la stupeur vers la jeune femme penchée sur le trésor.

— Tu sais, cette vieille maison, ce n’était pas une villa mais un temple, laissa-t-il échapper.

— Mais un temple de quoi ?

— Qui sait, répondit-il en faisant couler les pierres précieuses de l’une de ses mains à l’autre. Qui sait. Regarde ça, Séréna ! Regarde tout ça !

La première, la jeune femme, qui jouait avec une pièce d’or se redressa.

— Mais alors, Hal... nous sommes riches ?

En train de tripoter trois vieux quartz-mémoire, il n’entendit pas, il avait l’impression que ses yeux lui sortaient de la tête et sa respiration s’était considérablement accélérée.

— Tu disais ?... Riches ! Ah oui, riche comme peu de nos semblables ont du l’être. Richissimes, tu voulais dire !

Pragmatique, Séréna osa poser la question qui lui semblait primordiale.

— Mais comment allons nous écouler tout ça ?

Elle jouait avec un gros diamant qui de temps en temps accrochait la lumière du soleil filtrant du toit défoncé.

— Je ne sais pas... Tout ce que je sais, c’est que personne ne doit savoir que nous avons ça ! On va cacher toute cette fortune. Tout de suite !

— Mais où ?

— Faut réfléchir ; il ne manque pas d’endroits. Dis-moi, ton ex, il travaille toujours dans sa grosse boîte de transfert de données ?

Elle se troubla. Il y avait longtemps qu’elle n’avait plus vu son ancien amant, en fait depuis qu’ils avaient rompu et Hal ne lui en parlait jamais. C’était des années plus tôt.

— Je ne sais pas... Je crois. Pourquoi aurait-il changé ?

Hal considérait fixement un des quatre cubes mémoire translucides et finit par le faire sauter comme un osselet dans la paume de sa main. Les cubes-mémoires étaient ce qui avait succédé aux vieilles vidéos qui elles même avaient remplacé les livres. (Du reste depuis l’invention des pictos bien peu sur Terre étaient encore capables de déchiffrer des pages de papier couvertes de vieux graffitis.)

— Il doit y avoir plein de choses là dedans. Des choses secrètes puisqu’on les a cachées, finit-il par dire, l’œil allumé. Ca aussi ça peut valoir peut-être une fortune, qui sait.

— Et c’est important ?

— Comment veux tu que je le sache. (Il enfourna les quatre plaquettes au fond de l’une de ses poches.) Allons, viens Séréna. Il faut trouver quelque chose pour transporter tout ça.

Et Hal Langham ne pouvait savoir qu’il venait, à ce moment précis, de sceller son terrible destin.

Comme il l’avait dit, il confia les vieux cubes mémoires à la jeune femme qui s’empressa de les transmettre à son ex. Et tout s’enchaîna alors diaboliquement.

— Allez ! Encore un essai, aide-moi !

Arcboutés sur un tronçon de colonne, Séréna et Hal s’épuisaient à orienter celui-ci vers la porte dans l’espoir de la voir dévaler vers la plage et libérer ainsi le passage. Ils unirent une fois de plus leurs efforts, pratiquement en vain : avec la plus mauvaise grâce du monde, la colonne ne bougea que de quelques centimètres.

— C’est trop lourd pour moi, j’abandonne ! haleta la jeune femme d’une voix péremptoire.

Hal connaissait cette voix et il savait que lorsqu'elle employait ce ton rien ne pouvait la faire revenir sur sa décision. Il se redressa à son tour et mesura du regard la distance qui restait à parcourir pour amener le bloc de stuc à la première marche de l'escalier et finit par hocher la tête.

— Tu as raison : c'est trop lourd pour nous deux... Je vais demander à Korla et Sieben de venir. Ils ne refuseront pas.

Séréna, encore hors d'haleine à cause de l'effort qu'elle venait de fournir retint un soupir de soulagement. Ce que lui demandait son compagnon était au dessus de ses forces ; tournant le dos à la porte, elle s'assit sur le débris de colonne.

— Hal, tu sais, je crois que nous avons vu trop grand : jamais nous ne parviendrons à nous deux à retaper cette énorme baraque.

Il ferma les yeux, impatienté, avant de s'asseoir près de la jeune femme dont il entoura les épaules d'un bras affectueux.

— Mais si ! Petit à petit, tu verras. Quand le froid viendra nous aurons déjà une chambre et une pièce de disponible. Le reste viendra petit à petit !

— Si nous ne sommes pas congelés avant.

Il la regarda de biais et vit qu'elle ne riait pas. Non, ce n'était pas une plaisanterie.

— J'y arriverai. Je t'assure que j'y arriverai, asséna-t-il d'un ton convaincu.

La luminosité qui leur venait des fenêtres et de la porte s'atténua légèrement et tous deux se trompèrent en pensant qu'un nuage venait de voiler le soleil.

— On y arrivera, Séréna ; on y arrivera. On y mettra le temps qu'il faudra mais en finale nous aurons en véritable château pour nous deux et tout le monde nous enviera. Imagine tous nos amis venus nous voir dans cette pièce, alors je suis sûr qu'elle ne te semblera pas trop grande !

Elle haussa faiblement une épaule, pas convaincue du tout.

— Tu dis ça mais...

— Debout vous deux !

La grosse voix fit littéralement sauter Séréna et Hal sur leurs jambes. Leurs yeux s'agrandirent d'effroi lorsqu'ils découvrirent entre eux et la porte-fenêtre deux hommes de forte corpulence, au visage aussi massif qu'inexpressif, l'un blond, l'autre brun et dont les yeux étaient braqués sur eux.

Le plus impressionnant était leur uniforme : un ample justaucorps d'un vert venimeux barré à hauteur des épaules d'une longue plaque de zéphar luisante comme de la suie.

— Mais... Qu'est-ce que... Bredouilla Hal.

L'homme dont les cheveux bruns étaient noués dans la nuque par un catogan noir, coassa :

— Est-ce que vous vous êtes Hal Langham ?

Hal sentait ses genoux se dérober sous lui. Ces deux hommes étaient des transnationaux, la terrible milice qui, dans le monde entier depuis la fin du Grand Conflit, était chargée de maintenir la violence des peuples au plus bas niveau possible. Et pour cela chacun savait qu'ils étaient investis de droits exorbitants.

— C'est moi, ooooui. Pourquoi ?

L'homme regarda Séréna devenue pâle comme une morte puis reporta son attention sur Hal.

— Regardez ça. Ca ne vous dit rien ?

De sa manche gauche il fit jaillir une sorte d'antenne et dans un bref chuintement l'extrémité de celle-ci déploya une image holographique. Hal reconnut un des cubes-M qu'il avait confié à Séréna.

— Vous reconnaissez oui ou non ? s'impatienta le Garde Noir.

— Oui, avoua immédiatement Hal dont le cœur battait à grands coups dans la poitrine. C'est moi qui les ai trouvés.

— Où ça ? gronda le deuxième homme qui ne s'était pas encore manifesté.

— Euh... ici ! Juste ici.

Et Hal montra d'un signe du menton ce qui restait de la colonne creuse.

— Il y avait d'autres ?

— Oui. Il y en avait quatre.

Les deux hommes se consultèrent du regard.

— Les avez-vous visionnés ? demanda l'homme au catogan.

Hal et Séréna secouèrent la tête en même temps.

— Comment l'aurions nous pu, s'enhardit Hal. Ce sont des vieux trucs que nous avons trouvé dans cette ruine. Il n'existe plus aucun appareil pour les visionner.

— A moins de s'adresser à un spécialiste, ce que vous avez fait !

L'homme avait laissé tomber cela comme un verdict et Hal sentit immédiatement une coulée de glace descendre le long de son dos. En levant la tête il croisa le regard du Garde ; un regard gris acier.

— Ne sachant qu'en faire, je les avais confiées à mon amie qui ...

— On sait le reste, gronda encore le blond.

— Combien avez-vous trouvé de cube-M dans cette pierraille ?

— Quatre. Seulement quatre.

— Et vous les avez toutes données ?

— Bien sûr qu'aurai-je pu faire avec ?

— Vous savez ce que vous risquez si vous mentez ? tonna l'homme aux cheveux blonds.

— Quelle raison aurai-je eu de vous mentir ?

— C'est nous qui posons les questions ! grinça le Garde avant de consulter une nouvelle fois son compagnon. Celui-ci eut un bref signe de tête.

— Vous avez de la chance : on vous croit sur parole. Mais maintenant vous allez nous suivre.

— Où ça ?

— Vous le verrez bien. Passez devant.

Avec la docilité née de la crainte, les deux amants s'approchèrent de la porte et s'immobilisèrent sur le petit perron courbe. Ils venaient de découvrir deux ST-8 en suspension presque à l'endroit où finissaient de déferler les rouleaux. Trois autres Gardes Noirs avaient l'air d'attendre. Pour tromper son ennui, l'un d'eux jouait à tenter de faire des ricochets dans l'eau.

Hal sentit la main tiède de Séréna prendre la sienne et la serrer avec une force inaccoutumée.

— Descendez les marches et avancez !

Ils prirent pied sur le sable. En les voyant, un des Gardes Noirs qui semblaient préposé à la garde des "glisseurs" marcha aussitôt vers eux.

— C'est fait, dit-il sobrement en montrant une direction de sa main gantée.

Le Garde qui avait les cheveux noirs posa sa main sur l'épaule de Hal.

— A droite... Plus à droite.

Hal et Séréna, main dans la main, avancèrent encore sur une cinquantaine de mètres, enfonçant dans le sable mou jusqu'aux chevilles jusqu'à ce qu'ils rencontrent une sorte de repli du sable creusé par le vent. Ils s'arrêtèrent tous deux et se retournèrent vers les deux Gardes.

L'homme aux cheveux blonds tira le premier. Une brève impulsion laser qui fendit le crâne de la jeune femme. Sous le choc, elle tomba en arrière, la bouche ouverte sur le hurlement qu'elle n'avait pas eu le temps de pousser. Elle était déjà morte quand son compagnon s'abattit sur elle, le visage scié en deux par l'impitoyable jet de lumière cohérente.

Un des Gardes ne fit qu'un signe bref à ceux qui les avaient suivis.

— Allez-y !

Ils rebouchèrent la saignée à grande pelletées de sable et quand ils estimèrent avoir fini l'un deux assura :

— De toute façon le vent de mer effacera toutes les traces avant la prochaine aube.

Et tous retournèrent vers ces modules que les peuples surnommaient "les punaises de l'enfer". Sans un regard en arrière.

Alors qu'il finissait de se sangler à son siège de passager, l'un des gardes demanda :

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans ces cubes-M pour justifier...

La réponse claqua comme un coup de fouet :

— Tais-toi, Zieber. Tu n'en sais rien, et moi non plus et c'est aussi bien comme ça !